



ADISQ

LA MUSIQUE INSTRUMENTALE S'IMPOSE

INFOGRAPHIE LE SOLEIL

ARTS

CINÉMA

BIÈRES

VINS

VOYAGES

PLEIN AIR

LIVRES

**Vincent
Vallières**

« JE N'AI JAMAIS
TRAVAILLÉ
AUSSI FORT »



MUSIQUE

**Demain
le déluge**

BENOIT
PINETTE
SANS MOTS



VOYAGES

Bourlingueur

LA NORVÈGE
EN SUIVANT
LES RAILS



PLEIN AIR

**Sortie
prendre l'air**

AU RYTHME
DE PITOU

PlacART



Daniel Bélanger — PHOTO ARCHIVES LA TRIBUNE, JOCELYN RIENDEAU

Palmarès des ventes

› FRANCOPHONE

- 1 À boire deboutte, Salebarbes
- 2 Néo-romance, Alexandra Stréliski
- 3 Gin à l'eau salée, Salebarbes
- 4 Live au Pas perdue, Salebarbes
- 5 Traits d'union, Marilou
- 6 **Mercure en mai, Daniel Bélanger**
- 7 Le country de nos idoles, Annie Blanchard et Maxime Landry
- 8 L'Amérique pleure (b.o.f.), Les Cowboys fringants
- 9 **Rêver mieux, Daniel Bélanger**
- 10 Le danger (b.o.f.), Évelyne Brochu

› NON FRANCOPHONE

- 1 99 Nights, Charlotte Cardin
- 2 The Dark Side of the Moon, Pink Floyd
- 3 Inuktitut, Elisapie
- 4 Formentera II, Metric
- 5 The Name Chapter : Freerfall, Tomorrow X Together
- 6 Dark Side of the Moon Redux, Roger Waters
- 7 The Surface, Beartooth
- 8 Guts, Olivia Rodrigo
- 9 Our Roots Run Deep, Dominique Fils-Aimé
- 10 Zach Bryan, Zach Bryan

RETAILLE D'ENTREVUE



Elisapie — PHOTO ARCHIVES, LA PRESSE, DAVID BOILY

SHERBROOKE — Dans *Qimatsilunga*, la version d'Elisapie d'*I Want to Break Free* de Queen, la musique a été majoritairement transposée en mode mineur. C'est qu'elle évoque, pour la chanteuse, un précieux cousin, Tayara, qui a fini par mettre fin à ses jours, comme malheureusement de nombreux jeunes Inuits des communautés du Nunavik.

« De toute façon, qui veut essayer de faire comme Freddie Mercury? Cette chanson et celle de Cyndi Lauper [*Time after Time*] ont été les plus difficiles à adapter, parce que ce sont de grandes voix, qui ont une si grande personnalité. »

Heureusement, Joe Grass, son principal partenaire dans l'aventure de l'album *Inuktitut*, a entendu la tristesse dans la voix d'Elisapie.

« Je doutais beaucoup sur ma façon

d'aller chercher l'âme de ces deux chansons. Ce qui m'a aidée à aller jusqu'au bout, c'est de trouver pour qui je les chantais, d'avoir des images et des intentions très claires en tête. »

« Tayara était un peu plus âgé que moi. Il était calme, beau, gracieux et il aimait la musique. Tayara n'a jamais trouvé sa place et il n'a jamais vécu pleinement. Lorsque *I Want to Break Free* passait à la radio, quelque chose de magique se produisait. Les paroles résonnaient en lui, lui permettant d'embrasser avec fierté ses différences et sa marginalité. C'était notre chanson. Quand je la chante maintenant, c'est une façon de lui dire au revoir. Malgré toute sa force et sa puissance, c'est la chanson la plus triste du monde. » **STEVE BERGERON**

Coupée au montage de l'entrevue du 16 septembre 2023.

• EXPOSITIONS • VOUS VOULEZ VOIR?



— PHOTO MNS2

EXPO

Vrai ou faux? Sous la loupe de la science!

À l'ère de la désinformation, il ne faut pas toujours croire tout ce que l'on raconte. Avec cette exposition, le public est amené à exercer son sens critique en départageant la réalité de la fiction, en démystifiant certaines idées erronées qu'il pourrait avoir de manière ludique et en stimulant sa curiosité. Les affirmations, divisées en cinq catégories

(animaux, nature, santé, sciences et technologies), sont disposées à la manière d'un grand jeu. Cette exposition a été produite par le Musée de la nature et des sciences de Sherbrooke grâce à la contribution financière de Patrimoine canadien, du Jardin des animaux, des Tim Hortons de l'Estrie et d'Amgen Canada. **STEVE BERGERON**

Au Musée de la nature et des sciences de Sherbrooke, jusqu'au 8 janvier 2024.



CHANSON DE CIRCONSTANCE

TUBULAR BELLS

Mike Oldfield

THE EXORCIST SOUNDTRACK (1974)



Comment tomber pile pour votre déguisement d'Halloween cette année? Si vos optez pour un costume de prêtre ou d'adolescente possédée du démon, vous serez dans le ton pour les 50 ans de *L'exorciste*, le film-culte de William Friedkin. Le long métrage lancé le 25 décembre 1973 a rapporté 193 millions à sa sortie, une somme qui dépasserait le milliard en dollars d'aujourd'hui. Ont également participé au mythe les aléas tragiques autour de sa production, notamment le décès, pendant le tournage, de l'acteur Jack MacGowran. *L'American Film Institute* a classé *L'exorciste* troisième meilleur suspense troisième *Psychose* et *Les dents de la mer*. Lauréat de deux Oscars et de quatre Golden Globes, le film a contribué à propulser la carrière d'un jeune Mike Oldfield, âgé d'à peine 19 ans, et dont l'album *Tubular Bells*, paru en mai de la même année, est devenu indissociable quand Friedkin a choisi l'introduction du disque comme thème principal de son œuvre.

STEVE BERGERON

Balayez le code QR pour l'écouter.



VINCENT VALLIÈRES

La route devant et derrière



STEVE BERGERON
steve.bergeron@latribune.qc.ca

MAGOG — Vincent Vallières n'a pas eu à aller cogner aux portes pour que paraisse son premier livre, *Du bitume et du vent*, ce mercredi : les propositions sont venues spontanément avec la publication de ses récits de tournée sur ses réseaux sociaux.

Petit rappel pour les non-branchés : pendant sa tournée solo de 2021-2022, plus précisément lors de son escale à New Richmond en Gaspésie, Vincent s'est mis à écrire ses états d'âme et à les publier sur le web. Il a fini par se faire prendre au jeu : ce qui était d'abord une façon de passer le temps pendant que ses techniciens de son et d'éclairage (à qui il a dédié l'ouvrage) installaient leur équipement s'est transformé en rendez-vous attendu par le public.



« Ce que je sais, c'est que je me sens bien lorsqu'il y a une possibilité d'inventer quelque chose. J'étais heureux dans l'exigence et l'incertitude de cet exercice. Je pense que je n'ai jamais travaillé aussi fort. »

— Vincent Vallières

« Au début, je ne pensais pas du tout à un livre, parce que j'ignorais si je serais capable de continuer. C'est ma metteuse en scène Alexia Bürger qui m'a dit que je devrais faire quelque chose avec ça. J'ai amorcé le projet avec Kiev Renaud,



Pendant sa tournée solo de 2021-2022, Vincent Vallières s'est mis à écrire ses états d'âme et à les publier sur le web. Il a fini par se faire prendre au jeu. — PHOTO LA TRIBUNE, ARCHIVES, JEAN ROY

au Cheval d'août. Quand elle a quitté la maison d'édition [elle a eu un poste de professeure à l'Université de Sherbrooke], j'ai poursuivi avec Fanie Demeule, qui avait travaillé sur le livre de Gasse », rapporte Vincent, en référence à son grand ami musicien, auteur et chanteur Michel-Olivier.

Vincent Vallières a complété le processus en compagnie de l'essayiste, conteur et enseignant de littérature Jean-François Létourneau, un ami du secondaire.

« On a écarté beaucoup de matériel, j'en ai réécrit plusieurs, et il me manquait encore des pièces de puzzle », résume Vincent, qui a donc repris la plume et ajouté d'autres chapitres inédits.

« C'est aussi Jean-François qui a fait le lien avec Mémoire d'encrier. Je ne cherchais pas à être édité à n'importe quel prix, insiste-t-il. Ce qui m'intéressait, c'était vraiment le travail de fond, c'est-à-dire trouver comment mes textes pourraient donner un livre. C'est là qu'était

l'apprentissage pour moi. J'ai eu droit à une formation en accéléré. Tous ces gens-là m'ont permis de voir les angles morts. »

PLUS QU'UN CARNET

La tournée de l'album *Toute beauté n'est pas perdue* a été une des plus longues de la carrière de Vincent Vallières, qui s'est promené des Maritimes à la Côte Ouest, en passant par l'Ontario, les Prairies et même Yellowknife, en plus de visiter le Québec de fond en comble.

Même s'il avait été encouragé par son ami Richard Séguin à chroniquer jusqu'au bout la vie de chanteur sur la route (un aspect inédit selon l'interprète de *Lange vagabond*), Vincent ne souhaitait pas s'en tenir à un simple carnet de tournée.

Se sont donc greffés des récits de famille (dont cette collision avec un cerf sur la 55 en revenant de Drummondville), des souvenirs d'enfance ou de début de carrière et des rencontres particulières, notamment son séjour à Mani-Utenam. Lépilogue, racontant son départ de Sherbrooke pour Montréal il y a une vingtaine d'années, faisait partie de ses monologues de spectacle.

Le fil conducteur de *Du bitume et du vent* pourrait se résumer à : « Savoir d'où on vient pour avoir une meilleure idée d'où on va. »

Petit-fils de grévistes d'Asbestos, Vincent Vallières s'est ainsi attaché, tout au long de sa tournée, au passé industriel des nombreuses villes visitées, aux contrecoups des fermetures, aux personnes qui les ont encaissés, mais aussi à la façon dont ceux et celles de sa génération, « armés d'espérance » comme lui, ont bâti quelque chose au lieu de s'apitoyer sur des temps révolus.

« Construire l'avenir en n'oubliant jamais le passé, résume-t-il. Au lieu de lui tourner le dos, on le célèbre, sans attendre personne. Ça crée des assises et une sorte de fierté », dit-il, citant la restauration du moulin Marcoux à Pont-Rouge, la transformation de l'ancienne usine de morues en boîte à chansons à L'Anse-à-Beaufils et les fructueux efforts de relance de deux amis à Val-des-Sources (Asbestos).

« C'est leur engagement dans le milieu et leur cœur qui donnent un sens à cette vie-là », ajoute-t-il.

En somme, 255 pages de rencontres avec des gens près de lui, que ce soit en amour, en amitié, en passion, en héritage, en condition sociale ou en façon de voir la vie.

L'HUMILITÉ SUR LE CHEMIN

Du bitume et du vent fait aussi une place au Vincent tripeux de

musique (un code QR en page 254 mène à une liste de lecture) et au Vincent humble, celui qui raconte les leçons retenues le long du chemin, par exemple en travaillant avec une metteuse en scène venant du théâtre ou en réalisant la résistance des communautés francophones hors Québec.

« Il y a des moments, dans ce métier, où c'est bon de croire en soi et d'être frondeur, et d'autres où il faut continuer d'apprendre, d'essayer et de s'entourer de gens qui vont te remettre en question », dit-il quant à sa rencontre avec Alexia Bürger. « Et lors de mon passage à Dieppe, au Nouveau-Brunswick, j'ai compris à quel point la langue maternelle est le reflet de notre âme. »

Une chose est certaine pour Vincent Vallières : on ne ressort pas de l'écriture d'un tel livre sans être fondamentalement changé.

« Premièrement, je pense que je suis devenu un meilleur lecteur, plus rigoureux. Ce projet m'a aussi fait prendre conscience de l'importance des moments de silence et des pas de recul par rapport à tous les aspects de ma vie. Et ce serait malheureux que ça se termine là : j'ai envie de garder cette espèce d'exigence que commande le métier, celle de se remettre en question et de courir des risques (ce livre, pour moi, en était un). Sans renier ce que j'ai accompli auparavant, ça me donne le sentiment que je pourrais encore faire plus et mieux. Et je trouve ça *l'fun*. »

« Ce que je sais, c'est que je me sens bien lorsqu'il y a une possibilité d'inventer quelque chose. J'étais heureux dans l'exigence et l'incertitude de cet exercice. Je pense que je n'ai jamais travaillé aussi fort. »

VINCENT VALLIÈRES

Du bitume et du vent

RÉCITS

Mémoire d'encrier

255 pages



ARTS.

Cette année, l'Association québécoise de l'industrie du disque, du spectacle et de la vidéo (ADISQ) annonce un recensement record de 263 albums. La musique adulte contemporaine, la pop et le rap sont les styles musicaux les plus représentés par cet échantillonnage. Mais, surprise, quel genre vient talonner ce trio bien établi? La musique instrumentale.



VALÉRIE MARCOUX
Le Soleil

Depuis environ trois ans, l'ADISQ observe une augmentation constante du nombre d'albums de musique instrumentale dans son recensement.

«La musique instrumentale est devenue un style vraiment prisé, comme le jazz», affirme la productrice exécutive et directrice des Galas de l'ADISQ, Julie Gariépy.

«Le jazz est plus inégal, cette année je remarque une importante ascension, mais pour la musique instrumentale, comme ça fait trois ans, on peut commencer à parler d'un mouvement», précise-t-elle.

Comment expliquer cet engouement? *Le Soleil* a discuté de ce phénomène avec trois des cinq artistes en lice pour le Félix de l'album de musique instrumentale de l'année. Le prix dans cette catégorie sera remis au Premier Gala de l'ADISQ, le 1^{er} novembre à 20h. Voici les nominations :

- **ALEXANDRA STRÉLISKI**
Néo-Romance
- **FLORE LAURENTIENNE**
Volume II
- **SARATOGA**
Forêts
- **PING PONG GO**
Ping Pong Go
- **DE LA BEAUTÉ**
Même l'impossible fleurit

ADISQ

LA MUSIQUE INSTRUMENTALE S'IMPOSE



ALEXANDRA STRÉLISKI, VISAGE D'UN MOUVEMENT

Quand on parle de l'engouement du Québec pour la musique instrumentale dans les trois dernières années, un nom revient inmanquablement : Alexandra Stréliski.

Alexandra Stréliski n'est « pas vraiment » surprise d'apprendre que la musique instrumentale se

démarque dans le recensement de l'ADISQ.

« C'est une tendance que j'observe aussi », affirme la pianiste.

La compositrice croit que la plus grande ouverture des médias québécois pour la musique instrumentale et ses artisans a

encouragé les artistes qui étaient attirés par ce style à se lancer.

Or, pour plusieurs d'entre eux, Alexandra Stréliski a justement été l'artiste qui a réussi à acquérir cette visibilité et à défricher le chemin de la musique instrumentale au Québec.

Pour le public et pour plusieurs artistes avec qui *Le Soleil* a parlé, Alexandra Stréliski est en quelque sorte le visage de la musique instrumentale au Québec. — PHOTO ARCHIVES LE SOLEIL, PATRICE LAROCHE

« Il y a déjà eu des André Gagnon avant moi quand même [...] mais le fait que j'ai gagné autant de prix aux galas de l'ADISQ — des prix qui ne sont jamais gagnés par des musiciens qui font de l'instrumental — je sais pas, ça a pu ouvrir des portes, j'imagine », commente Alexandra Stréliski.

Après la sortie de *Inscape* (2018), la pianiste était en nomination dans sept catégories. Elle est ressortie du 41^e Gala de l'ADISQ avec trois Félix : Révélation de l'année, Auteure ou compositrice de l'année et Album de musique instrumentale.

Cette fois, la compositrice et son album *Néo-Romance* (2023) sont en nomination dans six catégories : Pochette de l'année, Album de musique instrumentale, Rayonnement international, Autrice ou compositrice de l'année, Succès populaire et Artiste féminine de l'année.

La pianiste reconnaît que le contexte dans lequel est sorti *Pianoscope* en 2010 est très différent de celui dans lequel elle a fait paraître *Inscape*. Et il a continué d'évoluer depuis.

« J'avais l'impression avec *Inscape* de faire quelque chose d'assez unique. Aujourd'hui, j'ai l'impression de m'inscrire dans un courant », souligne-t-elle.

Entre son premier album et son deuxième, les plateformes d'écoute de musique en ligne ont commencé à s'imposer jusqu'à devenir des incontournables. Elles ont modifié la manière dont le public consomme la musique et, du même coup, l'industrie de la musique.

« Il y a beaucoup d'écoute en continu de musique [instrumentale] sur les plateformes de *streaming*, des grosses *playlists*, et il y a beaucoup d'artistes qui cherchent à se placer là-dedans », observe la compositrice.

Ce phénomène est observable à l'international. Même que les artistes québécois auraient un peu tardé à surfer sur cette vague, croit la musicienne basée aux Pays-Bas. « Faire de la musique néo-classique en Allemagne, ce n'est rien d'original », laisse-t-elle tomber.

Alexandra Stréliski est toujours ouverte aux collaborations avec des chanteurs, autant que des danseurs, des cinéastes ou des artistes visuels.

Ce qu'elle aimerait essayer prochainement : une collaboration avec un artiste de la scène rap. **VALÉRIE MARCOUX, LE SOLEIL**



Le compositeur et multi-instrumentiste Mathieu David Gagnon — PHOTO LA PRESSE, MARCO CAMPANOZZI

FLORE LAURENTIENNE

LA NOBLESSE DES SYNTHÉTISEURS

Mathieu David Gagnon n'est « pas nécessairement » surpris quand on lui parle de l'engouement pour la musique instrumentale au Québec. « C'est une musique qui se consomme bien en faisant autre chose », observe le compositeur connu pour son projet Flore Laurentienne.

Cette caractéristique ferait en sorte que la musique instrumentale trouve naturellement sa place dans nos sociétés où tout va vite et dans lesquelles plusieurs personnes ont l'impression de manquer de temps.

« Il y a beaucoup de personnes qui me disent qu'elles écoutent mes disques pour travailler », mentionne Mathieu David Gagnon.

Le multi-instrumentiste, qui a étudié l'écriture musicale pendant une quinzaine d'années, a toujours été proche de la musique classique, une des nombreuses déclinaisons de la musique instrumentale.

Polyvalente, celle-ci peut aussi être très populaire ou encore expérimentale. Et c'est justement à la triple intersection de ces styles que se situe le projet de Flore Laurentienne.

« Je voulais enfin réussir ce mariage entre la modernité et l'écriture classique. Ça s'est déjà fait, sauf que, à mon avis, ça n'a jamais été bien intégré », soutient Mathieu David Gagnon.

« J'ai toujours voulu trouver une façon que les synthétiseurs soient aussi nobles qu'un violon dans un orchestre, mais je suis conscient que je vais me battre toute ma vie pour faire valoir ce point de vue dans le milieu classique. C'est pour ça que je fais mon propre chemin à l'extérieur des sentiers de la musique classique : je le fais plus

un peu dans le courant expérimental populaire », ajoute-t-il.

L'improvisation prend une place importante dans les spectacles de Flore Laurentienne, ce qui est « excessivement rare » pour une musique avec un côté classique comme celle-ci, affirme le compositeur.

« Je ne veux pas m'arrêter à une seule version des pièces. Elles sont écrites de manière à ce qu'elles puissent être interprétées de plusieurs façons. Ça garde la chimie entre les musiciens, on n'est jamais sur le pilote automatique », explique-t-il.

Volume II, son plus récemment album, est en nomination pour le Félix de l'album de musique instrumentale de l'année ainsi que pour celui récompensant les meilleurs arrangements.

« C'est un peu mon créneau : je suis un compositeur, mais je suis aussi un arrangeur et un orchestrateur », rappelle Mathieu David Gagnon.

En 2020, son *Volume I* avait mérité cinq nominations qui lui ont permis d'obtenir deux statuettes : celle des Arrangements de l'année et celle de la Prise de son et mixage de l'année.

Le compositeur admet qu'il aurait bien aimé que ce deuxième album soit lui aussi en nomination pour la Prise de son et mixage de l'année. Pas pour lui, mais plutôt pour rendre hommage à Rob Heaney.

« C'était quelqu'un de très connu au Québec pour la prise de son [...] Il est décédé peu après avoir fait [celle] de mon album [en 2021]. Le son des cordes sur [*Volume II*] est vraiment incroyable grâce à lui. Dans mon cœur, il est gagnant de la prise de son de l'année. » **VALÉRIE MARCOUX, LE SOLEIL**

SARATOGA S'EFFACE DANS LA MUSIQUE

L'engouement remarqué par l'ADISQ pour la musique instrumentale étonne un peu Saratoga. Pourtant, le duo fait partie des artistes qui, dans les trois dernières années, ont participé à l'émergence de cette tendance en se dépouillant des mots.

« En même temps, il y a peut-être beaucoup qui est redevable aux *playlists* et à la nouvelle dynamique d'écoute de musique. Je pense que beaucoup de gens font ça, se mettre une *playlist* instrumentale et ça te fournit un état pour travailler, ça vient avec le travail à la maison et tout ça », croit Michel-Olivier Gasse.

« C'est à cause de la pandémie », tranche Chantal Archambault.

Quand on leur demande ce qui les a incités à produire un premier album de musique instrumentale, le bassiste évoque les journées de confinement passées à écouter sa conjointe jouer du piano.

« Ça a été la trame sonore de notre *lockdown*. Les mélodies qu'on a gardées comme prémisse de ce qui allait donner *Forêts* sont nées dans ce contexte », dévoile-t-il.

Sa complice acquiesce : sans la pandémie, elle n'aurait peut-être pas trouvé le temps de faire cette exploration sur son clavier.

ENTENDRE SANS ÉCOUTER

Toutefois, la musicienne ajoute que la naissance de leur enfant et le décès de son père ont aussi contribué à cet abandon des mots.

« C'est venu de mon accouchement. Il m'a fait une *playlist* et la seule musique que j'étais capable d'endurer, c'était de la musique ambiante. Les envolées instrumentales, je ne pouvais pas supporter ça. Il fallait que ce soit une musique que tu entends, mais que tu n'écoutes pas nécessairement », explique Chantal Archambault.

L'attachant duo — qui a travaillé avec Mathieu Charbonneau et Guillaume Bourque pour ce projet — considère *Forêts* comme un album de musique ambiante avant d'être un album de musique instrumentale. Les six morceaux ont été composés dans la forêt, en harmonie avec les paysages hivernaux et le lac gelé.

« C'est encore quelque chose de nouveau. La musique ambiante date du début des années 1970. C'était en réaction, à la base, au Muzac, la musique d'ascenseur qui veut remplir le silence », explique Michel-Olivier Gasse.

« Dans le manifeste du premier album de musique ambiante, Brian Eno parle d'une musique pour occuper l'espace plutôt que de remplir le silence », précise-t-il.

Chantal Archambault a senti le même besoin — pour une musique plus ressentie qu'écoutée — lorsqu'elle a accompagné son père dans les dernières semaines de sa vie.

D'une certaine manière, se dépouiller des mots est une progression naturelle pour ce duo qui a toujours eu une démarche minimaliste.

Toutefois, cet album instrumental marque aussi l'enclenchement d'un processus de détachement chez Saratoga.

« On s'efface. On ne fait plus vraiment de spectacles. On n'a pas de prochain album en cours, annonce Michel-Olivier Gasse. On ne cherche pas à exister à tout prix : on le fait si l'élan est là. »

Pour l'instant, le couple est animé par d'autres projets. Les amoureux avouent que les annulations et les reports de leurs spectacles pendant la pandémie ont participé à les amener dans ce processus d'effacement. « Nous ne sommes plus Saratoga en ce moment. On ne sait pas si Saratoga va revenir », conclut Chantal Archambault.

VALÉRIE MARCOUX, LE SOLEIL



Michel-Olivier Gasse et Chantal Archambault forment le duo Saratoga depuis 2015. — PHOTO ARCHIVES, LA TRIBUNE, MAXIME PICARD

36 POÈMES DE SÉRIE B

ROBIN AUBERT
REND HOMMAGE
À SES PROCHES

SARAH GENDREAU-SIMONEAU
sgendreau@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Neuf ans après avoir publié son second recueil, *El beso del amor, deux enfants, quelques longs métrages et une pandémie plus tard*, Robin Aubert partage ses pensées à travers de nouveaux poèmes dans *36 poèmes de série B*.

Comme une suite logique aux précédents, ce recueil expose l'homme de ville et de campagne qu'il est, en plus de montrer la force et la maturité des relations qu'il entretient avec sa blonde et ses amis, entre autres. « Peut-être qu'en vieillissant, aussi, certains poèmes parlent un peu plus de la mort, des gens qui étaient présents lors du premier recueil, qui sont partis aujourd'hui », observe Robin Aubert.

Publié chez Oie de Cravan, l'ouvrage compte 36 œuvres poétiques, récupérées au fil des ans. « En fait, c'est le titre qui a guidé les textes que j'ai choisi d'y inclure. J'ai noté et griffonné plusieurs choses depuis le dernier recueil. »

Trente-six poèmes sonnaient bien à l'oreille de l'auteur, qui ne se prend pas au sérieux en ajoutant « de série B », comme une forme d'autodérision, « mais avec une certaine profondeur ».

L'intitulé résonne dans plusieurs des poèmes, qui ne se suivent pas, qui ne racontent pas une seule et même histoire, mais qui s'agencent ensemble « comme une sculpture ».

C'est aussi un hommage à ceux qu'il aime, aux gens près de lui, comme un bouquet de fleurs qu'il offre. « Ces poèmes-là, je les ai écrits, je les donne maintenant, ils sont pour les autres. »

POÈTE AVANT TOUT

Acteur, réalisateur et scénariste, en plus d'être poète, Robin Aubert fait tout en fonction de la poésie en utilisant des vecteurs

différents. « Ma blonde me dit que je suis avant tout un poète qui fait des films et qui joue comme acteur. Je pense que je vois la vie de façon poétique, peu importe ce que je fais. »

Mordu de ce genre littéraire depuis toujours, ce n'est que lorsque le personnage d'Hugo, incarné par Patrick Hivon dans *À l'origine d'un cri* (2010), se lance dans la poésie qu'il décide lui-même de partager ses écrits. « Par l'entremise d'un personnage, je disais tranquillement aux gens que j'aimais ça moi aussi et que j'avais envie d'en faire plus. »

Et contrairement à la rédaction d'un scénario, la poésie, pour lui, se compose dans un moment en suspens, « comme une virgule dans le grand roman du temps » puisqu'il n'y a pas de règles. « Une ligne s'écrit, tu attends d'avoir l'autre ligne, mais elle ne vient pas. Tu remets ta ligne dans ta poche et tu attends le moment où le vers va apparaître comme une épiphanie. »

D'ailleurs, la pandémie, comme pour plusieurs, a mis quelques instants d'épiphanie sur le chemin de Robin Aubert. Certains poèmes ont été couchés sur le papier lors de cette « pause » de la vie normale. « Je ne saurais dire lesquels et le sujet n'est pas la pandémie. Mais ça a été une grosse dose de réflexion ce moment-là, en plus du temps passé en famille. »

UN PUISSANT BESOIN DE CRÉER

Originaire de Ham-Nord et entouré de forêts et d'animaux, le poète a toujours eu la nature comme moteur de création, malgré ses allers-retours en ville pour enfiler ses autres chapeaux. Cette inspiration transparait dans *36 poèmes de série B*. « Je suis un *gentleman-farmer*, ça imbibe ma personnalité. Mes poèmes, mais aussi mes films, sont inspirés de ce que l'environnement m'offre. » La poésie a même une avance sur le film pour ce qui est d'imager la nature. « Je pense qu'elle et la poésie sont *chums* dans la vie. Je ne suis qu'un observateur qui griffonne ce qu'ils se disent. »

Rien pour l'artiste n'est aussi



Robin Aubert: « Ma blonde me dit que je suis avant tout un poète qui fait des films et qui joue comme acteur. Je pense que je vois la vie de façon poétique, peu importe ce que je fais. » —PHOTO FOURNIE

important que de créer. Autant à la télévision, au cinéma que sur papier, il trouvera toujours le moyen de mettre à profit la création. « La vie est intéressante quand tu te mets à créer partout. »

À cette fin, le plan de carrière est inutile, selon Robin Aubert. Il n'en a d'ailleurs jamais eu. Le besoin de se faire surprendre par la vie alimente son désir de ne pas planifier les dix prochaines années. « C'est sûr que quand j'écris un long métrage, je sais que c'est pour dans, disons, trois ans, mais je ne sais pas quelle tournure ça va prendre. J'aime avoir une part de

risque. Je veux que mes enfants ne manquent de rien, mais ils savent que j'ai choisi de faire un métier qui comprend cette part de risque là. »

C'est pourquoi, quand il se sentira désuet dans ses occupations actuelles, il trouvera autre chose comme... offrir ses tomates aux gens. « Faire un jardin est, pour moi, une création. Faire pousser mes tomates et les offrir, ça fait partie d'un de mes défis de vie. Je découvre de nouvelles passions, je les travaille et j'aimerais un jour être capable de créer dans ce sens-là. »

ROBIN AUBERT
36 poèmes de série B

POÉSIE
Oie de Cravan Montréal
100 pages

ROBIN AUBERT
36 poèmes
de série **B**
oie de cravan montréal

DE TIRE LE COYOTE À DEMAIN DÉLUGE



VALÉRIE MARCOUX
Le Soleil

QUÉBEC — Après avoir laissé les mots s'épanouir sans musique dans son recueil de poésie publié en 2021, Benoit Pinette explore maintenant la musique sans mots avec *Demain Déluge*, un nouveau projet dans lequel il fait équipe avec Marc-André Landry.

« Ce qui est *l'fun* dans ce projet, c'est l'absence de structure de chanson », déclare l'auteur-compositeur-interprète qui s'est fait connaître sous le pseudonyme de Tire le coyote.

Marc-André Landry a rejoint Benoit Pinette dans l'aventure Tire le coyote comme bassiste en 2017. Animés par une même curiosité musicale, les collègues sont rapidement devenus amis.

« On s'est rendu compte qu'on aimait beaucoup le côté exploratoire de certains claviers, synthétiseurs et pédales d'effets », raconte Benoit Pinette en entrevue avec *Le Soleil*.

Puis, étant tous deux de nature tranquille, ils sont devenus cochambreurs de tournée et c'est sur la route que le duo a commencé ses expériences sonores.

Des titres comme *Malartic* laissent deviner les endroits où sont nées certaines compositions. D'autres sont plus poétiques comme *Alléger les oies*, une belle image à laquelle Marc-André Landry a pensé en écoutant un balado sur Riopelle.

« Il y a quand même un beau défi et un certain plaisir à trouver des titres de pièces instrumentales. Tu n'as pas nécessairement de message à passer ou d'histoire à raconter », mentionne Benoit Pinette.

Sur *Nos terrains vagues*, leur premier album, les musiciens font table rase de tout ce qui pourrait rappeler Tire le coyote.

« On laisse de côté tous les instruments qu'on utilise d'habitude : il n'y a aucun instrument acoustique », annonce l'artiste connu pour sa voix de falsetto.

LE CALME AVANT LE DÉLUGE

Le caractère expérimental de la musique de *Demain Déluge* surprendra assurément le public qui suivait leur projet folk. Rien ne l'a préparé à ces paysages sonores abstraits, sauf peut-être la pièce instrumentale *À fleur d'eau* qu'on trouve sur le dernier album de Tire le coyote.

Tout de même, les créations du duo sont beaucoup plus troubles que cette pièce new age. C'est un calme teinté d'appréhension qui habite *Nos terrains vagues*.

« J'aime qu'on soit dans l'ambivalence de l'émotion : je n'aime pas qu'une chanson heureuse soit juste heureuse et je n'aime pas qu'une chanson triste soit juste triste. La vie est plus complexe que ça », soutient Benoit Pinette.

Le duo ne cherche pas à rendre une émotion en particulier, même s'il avait une volonté de se placer dans un univers intrigant. Il s'est surtout laissé guider par la liberté que permet ce style de musique qui s'inspire notamment de l'*ambient* japonais.

« Comme artiste, il arrive un moment où on a besoin de se surprendre, de sortir des terrains battus, d'expérimenter et d'explorer des zones inconfortables de la création », ajoute-t-il.

Les deux complices ont travaillé en cultivant l'indépendance d'esprit et matérielle dans une démarche minimaliste et autonome à la *DIY*.

INDÉPENDANCE ET LIBERTÉ

Le duo est conscient que cette musique ne passera

Marc-André Landry et Benoit Pinette (Tire le coyote) forment le duo *Demain Déluge*.
— PHOTO FOURNIE

probablement jamais à la radio. Il n'est pas non plus question de monter un spectacle et de partir en tournée puisque ses créations se transposent difficilement sur scène.

Les artistes éprouvent d'autant plus de liberté en laissant vivre leur musique en dehors des avenues qu'empruntent les chansons traditionnelles.

Ils imaginent plutôt leurs compositions s'agencer à des projections, des films, des documentaires ou encore à des expositions d'art visuel.

« Il y a quelque chose de cinématographique et d'atmosphérique qui fait que ça se prête bien à certaines ambiances », avance Benoit Pinette.

D'ailleurs, le duo a déjà reçu deux propositions de partenariat à la suite du dévoilement des premiers extraits de *Nos terrains vagues*.

L'expérience de *Demain Déluge* teintera probablement le prochain album de Tire le coyote qui sera coproduit par Marc-André Landry et Benoit Pinette.

« Le prochain Tire le coyote, c'est assurément des chansons, mais il y a quand même un petit côté plus exploratoire », mentionne ce dernier.

« On est des grands fans de Nick Cave et il a déjà dit que de secouer son public, c'est aimer son public. C'est l'amener à être encore plus curieux et ouvrir ses horizons au lieu de le conforter dans sa vision de ce qu'on est comme artiste », philosophe l'auteur-compositeur-interprète.

LE VIEUX CLOCHER

Magog

vieuxclocher.com

<p>GUY NANTEL CE SOIR</p>	<p>INGRID ST-PIERRE 11 NOVEMBRE</p>
<p>ARTHUR L'AVENTURIER 29 OCTOBRE 15H</p>	<p>MIKE GOUDREAU AND THE BOPPIN BLUES BAND 12 NOVEMBRE</p>
<p>MARIO TESSIER 19 NOVEMBRE</p>	<p>OLIVIER MARTINEAU ET MATHIEU CYR 17 ET 18 NOVEMBRE</p>
<p>2FRÈRES 3 NOVEMBRE</p>	<p>JAY DU TEMPLE 24 - 25 NOVEMBRE</p>
<p>FREDZ 4 NOVEMBRE</p>	<p>BLEU JEANS BLEU 1^{er} ET 2 DÉCEMBRE</p>
<p>FOUKI 7 DÉCEMBRE</p>	<p>JÉRÉMY DEMAY 8 DÉCEMBRE</p>

laTribune 102.7 rouge ÉNERGIE 106.1 CALO musicaction Canada Belle Gueule Magog

SOMETHING IN MY BLOOD

LE NOUVEAU CYCLE DE YOAN

MARIO BOULIANNE

Le Droit

GATINEAU — Quelques décisions audacieuses ont souri à Yoan, dont celle de laisser passer la tempête pandémique avant de nous offrir le fruit de son travail en studio.

C'est ce vendredi que le troisième album de l'auteur-compositeur-interprète originaire de Ferme-Neuve est apparu sur les plateformes numériques et dans les bacs des disquaires.

Something in My Blood, une offrande entièrement en anglais, s'inscrit dans un *new country* assumé et surtout bien ancré dans l'ADN de l'artiste qui avoue bien candidement avoir « enfin » fait un album qui lui ressemble et qui représente clairement sa démarche artistique.

« Après mon deuxième album lancé en 2018 et la tournée qui a suivi, j'ai voulu faire une pause, confie-t-il lors d'une entrevue au *Droit*. On avait à ce moment débuté le travail afin d'entrer en studio, mais est arrivée la pandémie. Il n'était pas question pour moi de travailler en silo, à distance et surtout de ne pas pouvoir présenter mes chansons sur scène, devant un public. »

C'est donc au bout de cinq années d'absence que Yoan revient vers ses fans et qu'il espère même faire grandir son public.

« Je suis entré progressivement dans un nouveau cycle de ma carrière, j'emprunte une nouvelle avenue, explique-t-il. Je n'existerais pas sans le Québec et mon deuxième album tout en français était justement pour saluer ce cadeau que les gens m'ont offert en me permettant de vivre de ma musique. Cette fois, j'ai voulu aller là où mon âme et ma passion me portaient, soit vers un *new country* très *raw*, très pur, avec une sonorité moderne. »

DE BELLES COLLABORATIONS

Ce lâcher-prise, comme il l'explique lui-même, ne veut pas dire qu'il renie tout ce qu'il a fait auparavant. Mais il croit pouvoir exprimer une musique représentant sa véritable identité.

« J'ai toujours fait un peu ce que les autres voulaient de moi, avoue-t-il. J'ai toujours été dans le compromis. J'étais engagé dans les décisions, mais disons que je ne m'exprimais pas assez sur le contenu et le produit final. Cette fois, j'y suis allé à fond, autant



L'auteur-compositeur-interprète Yoan lance un troisième album intitulé *Something in My Blood*. — PHOTO LE DROIT, SIMON SÉGUIN-BERTRAND

dans l'écriture que dans la production. Ce disque est le résultat d'un travail de collaboration et d'échanges avec des gens que j'aime et qui me poussent à être un meilleur musicien, un meilleur artiste et, par le fait même, une meilleure personne. »

Something in My Blood compte 10 pistes coulées dans un *new country* très pesant, qui parfois rappelle les meilleurs efforts des Brothers Osborne, pour citer des contemporains, ou vers l'univers de Waylon Jennings, la grande inspiration de Yoan.

Cette nouvelle galette a été réalisée par Luke Sheets, un réputé réalisateur installé à Nashville.

Même s'il a composé et écrit toutes les pistes de l'album, cela ne l'a pas empêché de s'offrir quelques collaborations intéressantes, dont *Best Dawn Woman*, qu'il a co-écrite avec Randy Bachman.

« J'ai rencontré Randy au début de ma carrière lors d'un gala du

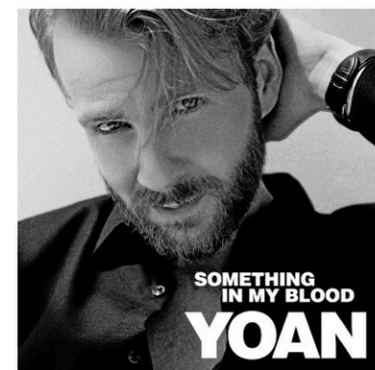
CCMA (Canadian Country Music Awards). À l'époque, il avait pris le temps de m'écouter chanter et il avait par la suite dit à mon équipe qu'il aimerait bien travailler avec moi. En ce temps, je n'y croyais pas tellement, se rappelle-t-il. Mais plusieurs années plus tard, je l'ai contacté afin de savoir si son intérêt était toujours là. Il m'a répondu dans la minute et nous avons alors pris rendez-vous dans un hôtel de Toronto. Lors des quelques heures que j'ai passées avec lui, on a écrit trois chansons, dont *Best Dawn Woman* qui est sur l'album et une autre chanson que j'ai endisquée il y a quelques années et que j'aimerais bien reprendre d'ailleurs plus tôt que tard. »

Parmi les autres collaborations enregistrées sur l'album, mentionnons *Hard to Hold*, écrite avec Luke Sheets et Fred Wilhem, ainsi que *I Don't Mind*, qu'il a voulu faire avec son complice de la première heure, le batteur originaire de Hawkesbury Adam Lalonde.

BÂTIR UNE IDENTITÉ

On sent beaucoup de fierté dans la voix de Yoan lorsqu'il parle de son nouvel opus et surtout quand il décrit le processus de création en studio.

« On a fait cet album comme



Something in My Blood
YOAN

je le disais, je suis devenu un meilleur artiste au contact de tous ces beaux humains. »

Avec *Something in My Blood*, l'artiste s'est bâti une identité artistique qui lui sied très bien.

C'est à un *country* aux accents du Sud bercé par une voix profonde et, disons-le, très séduisante, qui s'ajoute à des riffs percussifs et à des arrangements simples et très efficaces que nous convie Yoan. On est très loin du garçon de 18 ans qui a gagné la deuxième édition de *La Voix*.

On s'éloigne aussi de son deuxième album lancé en 2018. Bien que cet effort en studio l'a porté vers des sommets de vente et lui a valu le Félix de l'album *country* de l'année, on doit aujourd'hui faire face à l'évidence : Yoan offre aujourd'hui son album le plus achevé.

Près de 10 ans après son triomphe à *La Voix*, l'artiste est aujourd'hui là où il voulait être. On devra maintenant le compter parmi les incontournables du *new country* québécois.

LA SUITE

L'artiste a donné le coup d'envoi de sa tournée lundi dernier à Québec, au Petit Champlain, et mercredi à Montréal, au Cabaret Lion d'Or.

Avec lui sur scène, on retrouve Adam Lalonde à la batterie, mais aussi Richard Boisvert à la guitare et Pierre-Olivier Gagnon à la basse.

Après ces événements de lancement suivront un enchaînement de dates qui le mènera partout au Québec. Un peu moins de 20 villes sont déjà à son agenda, dont Gatineau le 25 janvier, Granby le 22 mars, à Lévis le 12 avril et Vanier (Québec) le 13 avril.

On peut obtenir plus d'informations sur la tournée et l'album en visitant le site de l'artiste : yoanofficial.com

« Je suis entré progressivement dans un nouveau cycle de ma carrière, j'emprunte une nouvelle avenue. »

— Yoan

dans l temps, tout le monde ensemble, insiste-t-il. Et plus le travail avançait, plus je me faisais confiance parmi tous ces grands artistes qui m'entouraient. À plusieurs reprises, on me disait de prendre ma place, de jouer plus de guitare, d'ajouter des voix. Comme

ANATOMIE D'UNE CHUTE

Plongeon dans le doute

THOMAS THIVIERGE

Le Soleil

CRITIQUE

QUÉBEC — Les procès sont souvent comparés à des pièces de théâtre. Dans le cas du film *Anatomie d'une chute*, de la cinéaste française Justine Triet, nous sommes plongés dans une véritable histoire où chaque acte sème le doute en nous.

Vainqueur de la prestigieuse Palme d'or au dernier Festival de Cannes, le film raconte l'histoire de Sandra Voyter, Samuel Maleski et leur fils malvoyant Daniel, âgé de 11 ans, qui vivent à la montagne, non loin de Grenoble, en France.

Un jour à la suite d'une promenade, Daniel retrouve le corps de son père tout près du chalet. Accident? Suicide? Meurtre? C'est le mystère total! L'enquête est ouverte et Sandra est inculpée de meurtre, s'en suit un procès où tous les secrets du couple seront dévoilés en détail.

Rarement un *thriller* nous amène dans tous les aspects du crime. De la découverte du corps à l'enquête en passant par le procès, la réalisatrice nous donne un accès privilégié aux coulisses de cette affaire.

Habilement, le film nous plonge dans le doute. Non seulement par le mystère entourant la mort de Samuel, mais surtout par la manière dont Justine Triet raconte son histoire.

La direction photo joue un grand



Rarement un *thriller* nous amène dans tous les aspects du crime comme *Anatomie d'une chute*. — PHOTO ENTRACT FILMS

rôle. Dans la plupart des scènes, la cinéaste change de cadre pour offrir un point de vue différent, afin que le spectateur puisse se mettre à la place de différents protagonistes. À un moment, nous sommes dans le point de vue de Sandra, interprétée par la talentueuse Sandra Hüller; à un autre moment, nous sommes les policiers, les médias, le juge, les avocats. Bref, tout le monde y passe.

Cela rend le récit dynamique et maintient notre attention jusqu'à la fin. Car, comme un vrai procès, notre perception du crime change à mesure que nous apprenons de nouvelles informations.

Impossible de garder la même hypothèse tout au long du film.

HABILE STRATÉGIE

Le long métrage trouve son équilibre dans sa forme. La première moitié du film se passe avant le procès, et la deuxième moitié pendant celui-ci.

Une stratégie habile, car cela permet de ressentir parfaitement la lourdeur bien spécifique de ces deux moments. Nous passons de scènes marquées par la tristesse et l'incompréhension à un procès qui expose toute la réalité du couple (ses débuts, conflits, rancunes). La seule scène où le personnage de Samuel (Samuel Theis) est en interaction avec celui de Sandra est particulièrement poignante.

Lors du procès, nous ne pouvons

qu'être empathiques avec le personnage de Daniel (Milo Machado Graner). Incapable de voir, il ne peut se fier qu'à son audition afin de juger de ce qui est vrai ou pas. De notre côté, bien que nous voyons la scène, nous sommes aux prises avec le même problème. Sans preuve visuelle pour nous influencer, nous sommes guidés par notre unique ressenti.

Une autre preuve de la maîtrise totale de Justine Triet qui nous invite non seulement à regarder son histoire, mais à la vivre.

Les changements de plan, la direction photo, la joute verbale entre les deux avocats. Nous sommes au cœur de tout ça. À quelques

reprises, le personnage de Sandra regarde en direction du public dans la salle d'audience : alors qu'on soupçonne qu'elle observe son fils, celui-ci n'est jamais montré, nous nous sentons ainsi directement interpellés.

Étant engagé de la sorte dans l'histoire, on ne peut que douter. Douter de la thèse du suicide, douter de la thèse de l'homicide. Et même à la suite du verdict, nous continuons à douter. Pourquoi? Parce que les protagonistes eux-mêmes doutent du début à la fin.

On ne peut pas passer outre le jeu de Sandra Hüller. Parfois de marbre, elle semble impossible à perturber, ce qui aiguise les soupçons. Parfois, elle plonge dans l'émotivité et suscite un sentiment d'empathie. Son jeu tout en nuance crédibilise magnifiquement un personnage à la fois complexe, mystérieux et attachant.

Milo Machado Graner brille à l'écran avec une interprétation sobre, mais incroyablement touchante de Daniel. Son personnage est l'incarnation de ce que ce film provoque ou cherche à provoquer chez les spectateurs.

Anatomie d'une chute est présenté au cinéma.

Au générique

Cote : 8/10

Titre : *Anatomie d'une chute*

Genre : Drame policier

Réalisation : Justine Triet

Distribution : Sandra Hüller, Milo Machado Graner et Swann Arlaud

Durée : 2 h 30

MARCHANDS DE DOULEUR

La pilule ne passe pas

THOMAS THIVIERGE

Le Soleil

CRITIQUE

QUÉBEC — Quelle pilule essaie-t-on de nous faire avaler dans *Marchands de douleur* (*Pain Hustlers*)? À première vue, le réalisateur David Yates tend à nous présenter une reprise du *Loup de Wall Street*. Toutefois, le résultat final est loin d'être à la hauteur.

David Yates (*Harry Potter*, *Les animaux fantastiques*) est loin d'avoir la touche magique d'un Martin Scorsese pour présenter un récit d'ascension et de chute dans un monde où l'excès et l'abus de pouvoir sont constamment au rendez-vous.

Sous la trame de fond de la crise des opioïdes en 2011, une mère



Chris Evans, Andy Garcia et Emily Blunt dans *Marchands de douleur*. — PHOTO NETFLIX

célibataire (Emily Blunt) est déterminée à améliorer son sort, ainsi que celui de sa fille malade. À la suite d'une rencontre fortuite avec un représentant en pharmaceutique (Chris Evans), elle est plongée au cœur d'une dangereuse affaire d'extorsion.

La prémisse est intéressante :

voir jusqu'où une personne peut se rendre pour améliorer sa condition et jusqu'où l'appât du gain peut conduire des gens à bafouer toutes les règles éthiques.

Cependant, l'exécution est décevante. La direction photo du réalisateur est loin d'être originale, et le montage brusque et maladroit nous

empêche d'être réellement captivés par l'histoire. Le film n'arrive jamais à trouver son rythme.

Les scènes où les personnages célèbrent leur succès lors de fêtes où la débauche est au rendez-vous tombent à plat. Et pourtant, cela aurait été un bon moment pour le réalisateur de lâcher son fou pour nous faire plonger dans cet univers. Mais rien n'y fait.

Emily Blunt réussit tout de même à sauver partiellement le film. Bien qu'elle soit loin de ses performances marquantes comme dans *Sicario* ou *Un coin tranquille*, son personnage est l'un des seuls à être réellement crédible à l'écran.

Son arc narratif est captivant et logique quand on connaît l'histoire de son personnage. Elle est avant tout une mère qui veut le meilleur pour elle et son enfant. Et quand elle s'éloigne trop de ce but, elle n'hésite pas à tout abandonner pour se racheter une bonne conscience.

Malheureusement, le reste des protagonistes n'a pas la même profondeur.

Entre les belles filles qui jouent de leur charme et de leurs attributs pour vendre des médicaments, on retrouve un Chris Evans qui surjoue dans son rôle de représentant sans morale.

Mais le sommet du mauvais jeu revient à Andy Garcia. Et l'évolution du personnage est si précipitée qu'on ne saisit pas à quel point il a pu changer entre le début et la fin du film.

Ce long métrage essaie trop fort de nous faire avaler sa pilule.

Marchands de douleur est présenté sur Netflix.

Au générique

Cote : 3/10

Titre : *Marchands de douleur*

Genre : Drame

Réalisation : David Yates

Distribution : Emily Blunt, Chris Evans et Andy Garcia

Durée : 2 h 4



Flåm est l'un des points de départ pour explorer les fjords. — PHOTO LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU

Condensé de Norvège

**JONATHAN
CUSTEAU**

CHRONIQUE

jonathan.custeau@latribune.qc.ca



LE BOURLINGUEUR

C'est grand la Norvège! Grand comme dans « c'est plus simple de prendre l'avion que la voiture ou le train », à moins d'avoir beaucoup de temps devant soi. Le temps, c'est la clé pour admirer les montagnes imposantes et la nature à perte de vue. Mais elle coûte cher, la clé, surtout quand c'est celle d'une voiture de location... Même avec

la chute de la valeur de la couronne norvégienne.

Sauf que par la voie des airs, on ne voit presque rien. Ou pas assez. Alors d'aucuns considéreront le populaire « Norway in a nutshell », un tour autoguidé pour en voir beaucoup trop, franchir une trop grande distance en une seule et même journée. Cette option, à environ 200 \$ CA par personne, n'est rien de plus qu'un agrégat de titres de transport,



Les chutes de Kjøfossen sont l'un des points d'intérêt du parcours en train de Flåm. — PHOTO LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU

train, bus et bateau, pour entrepercevoir quelques-uns des joyaux norvégiens.

On choisira alors de relier Oslo et Bergen, les deux villes les plus peuplées du pays, dans une direction ou dans l'autre, ou de réaliser une boucle à partir de Bergen pour un trajet un tantinet plus court. S'il ne vous souffle pas trop dans le dos, le temps, on raconte que le chemin de fer entre Oslo et Bergen est particulièrement pittoresque.

J'ai choisi la deuxième option. De Bergen, on monte d'abord sur les rails jusqu'à Myrdal, en montagne. Collines, rivières, ruisseaux et groupuscules de maisonnettes se relaient de l'autre côté de la vitre. À Myrdal, le train touristique de Flåm, considéré comme un des plus beaux au monde, nous attend pour le début de la vraie aventure.

Avec ses banquettes rouge orange et son plafond de bois, il inspire le luxe. Sur les banquettes de droite, les points de vue donneront sur les montagnes et les glaciers alors que sur la gauche, les baies vitrées nous séparent plutôt de la vallée qui rejoint l'Aurlandsfjorden, un des nombreux fjords du pays.

Le train de Flâm, c'est environ une heure à se lancer de gauche à droite du wagon pour espérer voler un coup d'œil à la fois à l'est et à l'ouest, des fermettes isolées aux puissantes cascades. Du coup, on descendra d'environ 800 mètres d'altitude, ce qui en fait apparemment le chemin de

fer à voie standard le plus incliné du monde.

On raconte qu'il s'agit d'une prouesse d'ingénierie, d'autant que la vingtaine de tunnels que compte le trajet ont majoritairement été creusés à la main. Il s'agit aussi d'un des premiers chemins de fer de Norvège à avoir été électrifiés.

Après deux boucles aux virages de plus de 180 degrés, les chutes de Kjofossen font montre de toute leur puissance sur la droite. Les passagers se ruent dans l'espoir de capturer l'impressionnante dégringolade des gouttelettes, juste avant que les wagons s'immobilisent pour une pause de cinq

minutes. Un belvédère permet de s'approcher de la brume et d'admirer une animation proposée par des danseuses de l'école norvégienne de ballet. Elles incarnent une huldra, une dame des forêts tout droit sortie de la mythologie nordique.

FLÂM

Le sifflement du train annonce déjà le départ vers la petite ville de Flâm, bien lovée dans le fjord Aurlandsfjorden, point de départ pour une croisière fort prometteuse. Flâm, c'est à la fois un village où il n'y a rien à faire avec les deux heures qu'on a, autrement



Les petites maisons rouges de Flâm s'inscrivent dans un paysage typique de Norvège. — PHOTO LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU



Même dans la brume, les fjords de Norvège sont impressionnants. — PHOTO LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU

que de dépenser pour une collation ou un repas en attendant le prochain départ, et à la fois un paysage typique des cartes postales, avec ses quatre maisons rouges isolées sur la berge.

On y trouve aussi un spa à même un des quais flottants, un musée du train, des pistes de randonnées souvent trop longues pour la longueur de l'escale, si on doit rentrer à Oslo ou Bergen le jour même, et des bolides à louer pour explorer les quelques routes de la région. Si on s'incruste pour la nuit, on peut alors s'installer au camping et partir à la découverte du réel cœur du village où vivent paisiblement 350 habitants, avec son église charmante datant de 1670 et ses prés verdoyants.

Pour une cinquantaine de dollars, un bus met environ 30 minutes pour atteindre le belvédère de Stegastein, à 650 mètres au-dessus du fjord. Pour le prix, et considérant tous les déplacements déjà prévus dans la journée, j'ai passé mon tour pour le poste d'observation. Après tout, le fjord et son voisin quasi identique, le Nærøyfjord, inscrits au patrimoine mondial de l'UNESCO, je les verrais d'en bas, de l'eau.

CROISIÈRE DANS LES FJORDS

La croisière constitue d'ailleurs, selon moi, le clou du trajet. Les navires utilisés, le Vision ou le Future of The Fjords, sont hybrides ou électriques et sont dotés de passerelles qui rappellent l'escarpement des montagnes. Elles permettent d'ailleurs aux passagers de circuler en tout temps, à différentes hauteurs, pour maximiser les points de vue sur le fjord.

Qui dit Norvège dit vent (et pluie) qui fait parfois grelotter. On se rassurera de pouvoir se réchauffer à l'intérieur du bateau entre les différents sites ou villages d'intérêt, qui sont

généralement annoncés sur un écran pour les passagers qui choisissent l'intérieur de l'embarcation.

Si l'UNESCO juge qu'il faut protéger ces fjords, c'est qu'ils figurent parmi les plus longs et les plus profonds du monde, avec des largeurs allant de 250 mètres à 2,5 km. Ils atteignent aussi parfois une altitude de 1400 mètres. De notre coquille flottante, on se demande parfois comment des gens ont pu s'établir là, loin des grands centres, où ils se sentiraient forcément si petits au milieu d'une telle immensité. Il y a ce calme, qu'on aime naturellement ou qu'on peut certainement apprendre à aimer, et cette admiration pour une nature bien plus grande que nous.

Les frissons qu'on ressent inmanquablement, avant de descendre à Gudvangen, un ancien village viking, c'est notamment le souffle glacial des fjords qui les provoque. Pas de doute.

À choisir entre un temps d'arrêt plus long à Flâm ou Gudvangen, la première option s'avère la plus intéressante malgré tout. Du deuxième village, on montera immédiatement dans un bus, une dernière escale étant prévue à Stalheim pour un autre frisquet regard vers une vallée enserrée entre d'immenses flans rocheux.

Le bus cessera de ronronner à Voss, où, épuisés, affamés et (peut-être) transis, les passagers reprendront le train vers Bergen, où la pénombre les accueillera.

Pour le prix et la logistique, « Norway in a nutshell » donnera probablement moins de maux de tête que la location d'une voiture pour le même trajet. Les plus sportifs trouveront néanmoins l'expérience un peu trop passive. Mais si le temps manque, il n'y a sans doute rien de mieux pour goûter à la brise des fjords.

Parce que voir la Norvège sans ses fjords, ce n'est sans doute pas voir réellement la Norvège.

plein air

JAMAIS SANS PITOU

**ISABELLE
PION**

CHRONIQUE

isabelle.pion@latribune.qc.ca



SORTIE PRENDRE L'AIR

Si vous croisez Andréanne Beaudry, vous risquez sans doute de la voir avec ses deux chiens.

Celle qui a longtemps fait de l'athlétisme et du cross-country court aujourd'hui avec ses deux compagnons. Cette saison, elle s'est même mise au vélo attelé, tirée par sa jeune chienne.

Après des années en athlétisme, la Sherbrookoise était lasse des compétitions. Amoureuse des chiens, elle s'est mise à lorgner le canicross, devenu une passion depuis.

« Avec mon parcours d'athlétisme et en cross-country, quand j'ai pris ma retraite, ça faisait longtemps que je voulais avoir un chien. J'en ai toujours eu dans mon enfance, j'ai été élevée avec des animaux. Ça fait partie de mon quotidien. »

En pleine pandémie, Anzio, son berger australien, entre dans sa vie. Le canicross aussi.

La jeune femme ne voulait pas se contenter d'aller marcher avec lui.

« J'avais le canicross en tête, je me disais que j'allais l'essayer. Il y avait des initiations que Canicross Estrie organisait... J'ai accroché : la



Andréanne Beaudry en pleine action, en vélo attelé lors de la course de l'Équinoxe 2023 à Drummondville le 8 octobre dernier. Il s'agissait de sa toute première expérience pour cette discipline. — PHOTO FOURNIE, DANIELTPHOTO

sensation de se faire tracter et de dépasser ses limites... J'ai vraiment trippé. »

Elle sait que certains de ses amis vont rire quand elle affirme qu'elle ne voulait pas faire de compétition.

« Avec l'athlétisme, j'ai été très compétitive. Je n'ai pas toujours eu une bonne relation avec la compétition; par l'entourage où on me mettait de la pression, on voulait que je performe... Je suis souvent restée avec cette mentalité-là de me comparer avec les autres... »

C'est un peu pour ça que j'ai arrêté l'athlétisme : je ne performais plus autant. Il arrive un temps en athlétisme où on stagne. On ne s'améliore même pas de quelques secondes, ça vient démotivant chaque fois. »

Elle aurait pu continuer quelques années, mais elle n'avait plus l'incelle.

« JUSTE TRIPPER »

Son coup de cœur, Andréanne l'a aussi eu grâce aux amis qu'elle a rencontrés.

« Ce qui m'a aidée, c'est que ces personnes-là, elles font des compétitions et elles ont du plaisir. Elles veulent juste tripper [...] Le fait d'avoir été avec des personnes positives qui veulent s'amuser, je me suis dit que je pouvais peut-être en faire autrement et avoir du plaisir. Là, c'est ce que je fais avec les chiens... »

« J'aime tellement la sensation d'être avec un groupe, parce que le chien est beaucoup plus motivé. Anzio, c'est un chien qui a besoin d'une carotte pour avancer, sinon il va se mettre à trotter. Avec ces amis-là, on a fait plusieurs activités. » Elle s'implique maintenant au conseil d'administration de Canicross Estrie.

Puis, Askim est entrée dans sa vie. Le vélo attelé aussi. Second coup de cœur.

« Ma petite est vraiment faite pour le vélo parce qu'elle est rapide », dit-elle au sujet de sa greyster.

Andréanne a fait sa première

course de vélo attelé (*bikejoring*) à l'Action de grâce, qui s'est très bien passée. Le week-end dernier, elle a chuté dans un virage, mais rien de grave. En entrevue la semaine d'avant, Andréanne soulignait qu'elle pouvait atteindre des moyennes de 30 km/heure. « On peut atteindre 37 km/h, on a peut-être fait plus... »

Sa chienne connaît ses directions, même plus qu'elle, raconte-t-elle en riant.

« Elle le sait plus que moi. L'autre fois je lui disais à gauche, je l'ai vu dans sa face : non, tu veux aller à droite! Je vois qu'elle est mature et intelligente. Je n'ai pas peur avec elle. La seule chose qui est difficile, c'est le départ. Elle est tellement excitée qu'elle ne m'attendrait pas avec mon vélo. J'ai besoin de quelqu'un qui tient le chien... Elle ne m'attend pas. »

Elle dit aimer le travail d'équipe et de pouvoir partager la responsabilité avec son partenaire canin, peu importe la discipline. « C'est un *trip* de gang plus qu'autre chose », lance-t-elle en soulignant qu'on « veut quand même des temps » dans un tel type de course.

« Avec mes amis, on dit qu'on est une meute recomposée. À quatre personnes, on a 14 chiens... On fait des partys et on réunit tous les chiens. Ils s'entendent bien... »



Anzio et Askim prennent beaucoup de place dans la vie d'Andréanne Beaudry, adepte de vélo attelé et de canicross.

— PHOTO LA TRIBUNE, MAXIME PICARD

Suggestions, questions, commentaires? Écrivez-moi à isabelle.pion@latribune.qc.ca
Suivez-moi sur Instagram à [isabelle.pion](https://www.instagram.com/isabelle.pion)

ÇA SENT LA FIN!

HORTICULTURE



MATHIEU HODGSON
Collaboration spéciale

Les feuilles d'arbres changent de couleurs et tombent. Les vivaces de nos jardins aussi commencent à tourner au brun et à s'étendre au sol pour leur sommeil hivernal. Sauf quelques légumes de temps frais, le potager a perdu de sa verdure. Ça commence à sentir la fin!

Plusieurs jardiniers auront déjà fait le ménage d'automne de leurs plates-bandes. Pourtant, si vous avez des plantes à floraison tardive, cette période est encore intéressante, sans oublier toutes les vivaces qui ont viré au jaune, rouge et orange et qui contrastent avec celles dont le vert persiste jusqu'aux neiges. Il serait peut-être sage d'attendre un peu avant de couper tout ça! Ou, peut-être, éviter le ménage automnal complètement!

Même pour les jardiniers les plus paresseux, il y aura toujours quelques tâches à faire en préparation à l'hiver. Voici donc quelques conseils de fin de saison.

PLATES-BANDES

Avec le spectacle de couleurs que nous offrent nos plantes, pourquoi les couper et laisser le sol à nu pour l'hiver? Un sol qui n'est pas recouvert subira un lessivage de ses nutriments et de l'érosion. D'ailleurs, comme le disait si bien mon père : le meilleur engrais pour toute plante est son propre feuillage. En se décomposant, tous les minéraux qui se trouvent dans leurs feuilles retournent au sol et nourriront vos végétaux.

Une autre raison d'éviter un ménage d'automne de nos plates-bandes est que les insectes bénéfiques pour nos jardins, ceux qui s'attaquent aux insectes nuisibles, ou qui pollinisent nos fleurs, se cachent dans les tiges des plantes

mortes ou dans la litière du sol. Les oiseaux aussi en profiteront. Plusieurs fleurs auront séché et formé des graines dont ils peuvent se nourrir. En laissant les végétaux morts sur place, la nature nous offre un pesticide tout à fait naturel et préserve la biodiversité dans notre jardin.

De plus, plusieurs vivaces et arbustes nous offrent un spectacle tout au long de l'hiver avec leurs fleurs et tiges séchées qui sortent de la neige. On n'a qu'à penser aux inflorescences duveteuses des graminées ou les « pompons » séchés des hydrangées.

FEUILLES

La collecte des feuilles d'automne, en réalité, fait partie de l'entretien de la pelouse, qui se retrouvera étouffée si on laisse les feuilles telles quelles à sa surface. En nature, les graminées et les arbres coexistent rarement. Dans les zones boisées, les feuilles tombent au sol et forment un tapis qu'on appelle la litière de forêt. Celle-ci protège le sol de l'érosion, des gels et dégels, en plus de se décomposer pour nourrir les végétaux de nutriments essentiels à leur survie. C'est le même processus qui se passe dans votre jardin, mais plutôt que d'appeler ça la litière, on opte pour le terme paillis. Un paillis tout à fait gratuit! Alors, plutôt que de ramasser cet « or brun », de le mettre en sac pour ensuite mettre du compost ou de l'engrais au printemps pour nourrir vos plantes, laissez-les sur place et sauvez temps et argent!

Une exception : certains arbres ont des feuilles très épaisses qui formeront un tapis impénétrable par vos vivaces au printemps. Plutôt que de les mettre en sac à la rue, déchiquetez-les à l'aide d'une tondeuse, d'un aspirateur-déchiqueteur ou bien d'un appareil conçu spécialement pour cette tâche. Vous pourrez ensuite les remettre au jardin ou les conserver pour la saison suivante, les utiliser comme paillis pour vos plantes ornementales et votre potager, ou les intégrer dans votre tas de compost. Je vous jure que vous n'en aurez jamais trop et que vous voudrez peut-être même voler les sacs de feuilles de vos voisins.



PHOTO 123RF, YEMELYANOV



PELOUSE

Comme mentionné ci-haut, vous pouvez tout de même récolter les feuilles qui se retrouvent sur votre pelouse. Mais avant de le faire, passez la tondeuse dessus pour les déchiqueter et laissez-les se décomposer directement entre les feuilles de votre gazon. Selon la quantité, vous n'aurez peut-être même pas à en ramasser. Cependant, s'il y en a trop, collectez-les dans le sac de votre tondeuse ou envoyez-les directement dans vos plates-bandes.

Tant que la croissance de votre pelouse n'a pas cessé, continuez de la tondre à 10 cm en laissant les résidus de tonte se décomposer sur place. Toutefois, avant que l'hiver recouvre votre terrain d'un épais duvet blanc, passez la tondeuse une dernière fois, cette fois-ci, à une hauteur de 5 cm. De plus,

juste cette fois-ci, ramassez les résidus de tonte et les feuilles mortes et mettez-les de côté ou dans vos plates-bandes. Le froid ralentit et arrête le processus de dégradation de la matière organique et votre pelouse pourrait en être affectée le printemps venu.

POTAGER

Personnellement, je ne fais pas de ménage d'automne de mon potager à part y mettre des feuilles d'automne déchiquetées pour nourrir le sol et le protéger de l'érosion. Certains croient que les maladies qui se trouvaient sur leurs fruits et légumes hiverneront dans ces plantes, mais la réalité est que la majorité survivra dans le sol ou dans les alentours de votre potager, de telle sorte que ces maladies reviendront de toute façon l'année suivante. Le mieux est de faire une

L'automne est le moment idéal pour entretenir nos outils et les ranger pour l'hiver.

— PHOTO 123RF, TIEURY

rotation de culture et de changer l'emplacement d'un légume chaque année dans un cycle de quatre ans. Oui, j'aurai un petit ménage à faire au printemps, mais une bonne partie de ces résidus organiques se sera décomposée ou tombera au sol pour former un paillis.

RANGEMENT

L'automne est le moment idéal pour entretenir nos outils et les ranger pour l'hiver. Aiguiser vos lames de tondeuse, nettoyez vos pelles, râteaux et outils à main, rentrez les boyaux d'arrosage. Ils seront prêts le printemps venu et vous les conserverez plus longtemps. Plusieurs rentreront les meubles extérieurs à l'automne. De mon côté, je les recouvre d'une toile blanche qui est à peine perceptible sous la neige, car j'ai peu d'espace d'entreposage. Je n'ai plus de pots de terre cuite, car ils ne survivent pas à l'hiver et on doit les vider de leur contenu et les entreposer à l'intérieur pour espérer les conserver pendant plusieurs années. C'est beaucoup trop de travail pour moi! Mes contenants de plantation sont maintenant composés de plastique, de bois ou de géotextiles, des matériaux qui résistent au froid et au gel. Je peux les laisser sur place sans devoir intervenir.

Malgré la nécessité d'effectuer quelques travaux en automne, on peut tout de même économiser énormément de temps en laissant la nature faire le ménage pour nous. Un dernier petit coup, jardiniers, et vous pourrez vous reposer pour l'hiver en rêvant à votre jardin de l'année suivante!

La chronique horticole prend une pause pour la saison hivernale.



La bière se prête bien aux plats cuisinés durant la saison froide. — PHOTO 123RF

Réussir vos plats d'hiver à la bière

PHILIPPE WOUTERS

CHRONIQUE

philippe.wouters@lescoops.ca



C'est le temps des mijotés, braisés et autres plats à cuisson lente. La cuisson à la bière existe depuis des siècles; la brasserie et la cuisine ont un long passé commun. Pour cette chronique, je ne vous offre pas de recettes à la bière, mais plutôt quelques astuces pour réussir vos plats à la bière. Internet déborde de recettes, mais souvent trop vagues, alors voici prêts pour tous vos mets préférés.

LES MIJOTÉS

Fort probablement l'une des techniques de cuisson les plus anciennes, mijoter un plat consiste à cuire ses ingrédients dans un liquide, dans ce cas-ci, la bière. On retrouve beaucoup de plats à mijoter dans la culture populaire des grands courants brassicoles, le meilleur exemple étant la choucroute. L'astuce qui fera de vos plats une réussite est d'utiliser des bières sans aucune amertume, car celle-ci s'accroît

lors de la cuisson. N'hésitez pas également à utiliser des bières acidulées, parce que cette acidité va accélérer la décomposition des protéines pendant la longue cuisson.

LES BRAISÉS

Mijoter et braiser sont parfois utilisés pour parler d'un même type de cuisson, mais j'aime considérer qu'on utilise moins de liquide pour un braisé et que sa cuisson est plus lente. Le terme « braiser » nous vient cependant de la source de chaleur autrefois utilisée pour chauffer la marmite: des braises.

Braiser une viande, par exemple, consiste à la saisir pour ensuite la cuire dans un peu de liquide. On concentre ainsi les saveurs et les sucs de la viande. Le plat le plus connu dans la culture brassicole est sans contredit la carbonnade flamande, provenant des Flandres, cuite dans de la bière brune.

Le meilleur truc pour réussir vos braisés à la bière est sans contredit de choisir celle avec

le plus haut taux d'alcool et de sucre résiduel. Oubliez les bières légères, elles n'apporteront que très peu de goût. Dirigez-vous vers des bières brunes rondes ou liquoreuses pour caraméliser vos plats, ou des bières noires aussi rondes ou liquoreuses pour y laisser des notes de café, de chocolat. Mais attention: comme pour les mijotés, l'amertume est accentuée à la cuisson.

LES MARINADES

Mariner une protéine (viande ou poisson) est une technique qui consiste à tremper la protéine dans un liquide qui aura été aromatisé, afin de l'imprégner des arômes, goûts et aromates utilisés. On peut mariner à l'huile, au vinaigre, au vin ou à la bière. Le meilleur truc pour réussir vos marinades à la bière est d'utiliser des bières qui ont des notes aromatiques puissantes en lien avec les houblons, les herbes ou les épices. Préférez des bières acidulées ou douces plutôt que maltées et rondes.

N'oubliez pas que la cuisson à la bière demande de l'équilibre, car celle-ci est composée principalement d'eau. Avant son utilisation dans vos recettes, vous pouvez donc faire bouillir doucement votre bière pour la faire réduire et ajouter un peu de sucre pour en couper l'amertume.

Bon appétit.

UNE HALLOWEEN HARRY POTTER?

MONSIEUR COCKTAIL

PATRICE PLANTE

Collaboration spéciale

Comment faire plaisir à ses tout-petits en ce festival des bonbons, des costumes et des fausses toiles d'araignées de pharmacie qui restent collées dans le fond de la balayeuse jusqu'à Noël?

Nos réseaux sociaux débordent de suggestions folles et intéressantes, mais aussi ô combien impossibles à nettoyer (comme décorer un verre avec une guimauve fondue à la façon d'une toile d'araignée).

Et non, avant que vous ne le demandiez, je n'ai rien contre les toiles d'araignées! Mais j'avoue mon penchant pour le monde envoûtant d'Harry Potter, et en particulier pour sa fameuse bière au beurre dont j'ai essayé de reproduire la recette plus d'une fois!

Voici la version dont je suis le plus fier, qui est simple comme

bonsoir et qui, surtout, ne nécessite pas de... bière. Parce que ce breuvage est d'abord et avant tout pour faire plaisir à nos *Hallowee-neux*, n'est-ce pas? Santé!

Bière au beurre (butterbeer)

INGRÉDIENTS

- 1/2 oz (15 ml) de sirop de caramel salé Monsieur Cocktail (ou du commerce)
- 1/4 oz (8 ml) de sirop de vanille Monsieur Cocktail (ou du commerce)
- 4 oz (120 ml) de crème soda froid
- 2 oz (60 ml) d'eau pétillante froide
- Crème fouettée (pour décorer)

PRÉPARATION

- 1 Dans un verre rempli de glace, ajouter les sirops et mélanger jusqu'à ce que vos doigts deviennent très froids.
- 2 Compléter avec le crème soda et l'eau pétillante.
- 3 Décorer de crème fouettée.



À déguster pendant la saison des pommes

NATALIE RICHARD

PLANÈTE VINS

Collaboration spéciale
nrichard@gcmédias.ca



C'est le moment de l'année pour se laisser tomber dans les pommes et se régaler de leur fraîcheur. Sucrées ou salées, on peut réaliser tellement de recettes pour célébrer la pomme! De l'entrée au dessert, voici quelques suggestions d'accords qui donnent faim.

BERA CANELLI MOSCATO D'ASTI 2021
23,35 \$ • 13913440 • 5,5 % • 140 G/L • NATURE, BIO

Le vin par excellence pour accompagner une croustade ou une tarte aux pommes à l'heure du goûter, pour le dessert ou même au brunch. Le Moscato d'Asti est un vin doux du Piémont, très peu alcoolisé et produit à partir du cépage muscat. Celui-ci de la famille Bera est particulièrement exquis et

complexe avec ses notes de fleur d'oranger, de pêche blanche, de lavande et de gelée de pétale de rose. Sa douce effervescence crémeuse atténue l'impression de sucrosité, dans un équilibre savoureux. À servir bien frais.

MISSION HILL FAMILY ESTATE PINOT GRIS RESERVE 2022
26,95 \$ • 12545008 • 13 % • 4,8 G/L • BIO

Avec ses notes de fleur mauve, de pêche et de citron confit qui s'assemblent dans une texture soyeuse à la finale acidulée, ce pinot gris du vignoble canadien Mission Hill est gastronomique à souhait. Le tiers de la cuvée a connu un élevage en fût de chêne français. Cela ajoute une complexité qui fera honneur à un flan de porc croustillant, fumé au bois de pommier et servi avec une sauce flambée au calvados.



Pomme en tête, pommes en fête. — PHOTO NATALIE RICHARD

CHALK HILL CHARDONNAY SONOMA COAST 2021
25,95 \$ • 13678128 • 14 % • 2,1 G/L

Sur les collines de Sonoma, le vignoble Chalk Hill s'est engagé depuis ses débuts, en 1972, à produire des vins de terroir qui ont de la personnalité. Son chardonnay est le vin réconfort par excellence pour cette période de transition saisonnière. Il est ample et d'un bel équilibre entre le beurre et la pêche qui se fusionnent joyeusement en bouche, grâce à un élevage sur lies de neuf mois en fûts de chêne français. Un vin parfait pour accompagner

vosre meilleure recette de boudin à la sauce aux pommes.

MEYER-FONNÉ FURSTENTUM GRAND CRU GEWURZTRAMINER 2020
49,50 \$ • 14957698 • 14 %

En Alsace, le terroir des Grands Crus est situé entre 200 et 450 mètres d'altitude sur des collines protégées des intempéries par le massif des Vosges. Les vignes profitent d'un ensoleillement maximal qui favorise une maturation lente et prolongée des raisins qui produisent des vins d'une grande finesse et d'une puissance aromatique remarquable. Et on le savoure dans cette cuvée exceptionnelle issue du Grand Cru Furstentum, produit par la famille Meyer-Fonné, établie à Katzenthal, un village à proximité de

Colmar. Les notes subtiles de rose, de litchi et d'abricot frais sont soutenues par un corps soyeux d'une douceur gourmande et harmonieuse qui perdure dans un raffinement exemplaire. C'est un vin moelleux de grandes occasions, à déguster avec du foie gras poêlé aux pommes caramélisées ou un fromage bleu servi avec des noix de Grenoble et des poires.

LE CIDRE LIBRE VERGER HEMMINGFORD
19,95 \$ • 14808924 • 6 % • 6,5 G/L

Un cidre hors norme, issu de pommes sauvages récoltées aux alentours de la cidrerie. La fermentation à partir de levures indigènes dans le style «pet nat» apporte des notes forestières aux effluves d'abricot et de rose, dans un cidre d'une belle amertume épicée, à la finale minérale. Il est normal de trouver un dépôt au fond de la bouteille, surtout n'hésitez pas à l'agiter délicatement pour mélanger les lies et profiter au maximum des saveurs. À déguster avec des mini grilled cheese pomme et cheddar et une salade d'endives aux noix et aux pommes, arrosée d'une vinaigrette d'huile d'olive, vinaigre de cidre de pomme et sirop d'érable. Produit offert en SAQ et dans les épiceries et dépanneurs sélectionnés.

PLANTATION GUATEMALA GRAN ANEJO
42,50 \$ • 12555548 • 42 %

La gamme des rhums Plantation est conçue par Alexandre Gabriel, maître de chai et propriétaire de la maison Ferrand, située à Cognac en France. Les rhums sont élevés en deux temps, d'abord dans le climat tropical d'où ils sont originaires et ensuite à Cognac, pour une finition en fût de chêne ayant servi à l'élaboration de cognac. Un passage qui leur apporte une texture soyeuse incomparable et beaucoup de complexité. Celui-ci est un assemblage de rhums qui proviennent du Guatemala et de Belize, produit spécialement pour le marché canadien. On y trouve des notes de caramel, de cannelle et de muscade qui en font un rhum automnal par excellence. L'emballage est particulièrement exotique avec son tressage de rafia et son totem emblématique. La tête symbolise le climat, les bras la récolte et le travail de la terre, tandis que les pieds représentent le terroir.

Pour des suggestions quotidiennes de vins, suivez-moi sur Instagram @nrartdevivre ou sur mon site natalierichard.com



ÉCRIVEZ UNE PAGE D'HISTOIRE AVEC **laTribune**

**RÉSERVEZ VOTRE ESPACE PUBLICITAIRE
DANS LA DERNIÈRE ÉDITION PAPIER
DU SAMEDI 30 DÉCEMBRE 2023**



**DATE LIMITE POUR RÉSERVER :
1^{er} DÉCEMBRE 2023**

mbeauregard@latribune.qc.ca

